

# Charlebois: plus vrai que neuf

ROBERT CHARLEBOIS. Avec un ensemble de six musiciens dans un environnement de Germain. A la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. Première hier soir.

par René HOMIER-ROY

De lui, on ne peut jamais s'attendre qu'à des excès. Après ses déguisements, après le gigantisme de ses gadgets (et aussi après l'orgie mécanique du show Ferland) Robert Charlebois ne pouvait aller que vers la simplicité. Mais il demeure dans la simplicité aussi extrême que dans l'excès: son seul décor, sur l'immense scène de la salle Pelletier, c'est une ampoule nue qui pend au bout d'un fil et qui, du moins au début du spectacle, éclaire la scène.

Cette ampoule — symbolique? — donne d'ailleurs le ton du spectacle: pas de gadgets, peu de musiciens, aucun décor, des présentations extrêmement directes et simples. Et des chansons interprétées avec moins d'effets scéniques que d'habitude — exception faite des deux ou trois fois où Robert Charlebois se roule par terre.

A l'intérieur de ce cadre simplifié à l'extrême, le personnage de Charlebois ne peut que prendre toute la place. D'autant mieux qu'à ses qualités de présence et de "showmanship", qu'il possède toujours autant, s'ajoute cette fois-ci comme une sorte de concentration d'intensité et d'intention, qui donne à toutes les chansons — à toutes celles de la première partie, en tout cas — un sens extrêmement particulier.

Cette première partie est, à mon avis, la meilleure. En partie parce qu'elle est surtout composée de chansons nouvelles, bien faites pour souligner le son nouveau des nouveaux musiciens qui accompagnent Charlebois: aucun cuivre, mais des guitares, un piano, un orgue, une batterie, avec pour en jouer de jeunes musiciens qui ont réussi à imposer à tout le spectacle une homogénéité très grande. A cause des chansons, aussi, toutes sédui-

santes, toutes amusantes, ou prenantes, ou simplement belles. Et pour bien montrer son attitude politique, Charlebois chante en souriant deux chansons en anglais: une superbe, appelée "The Strange Story of Mister Plum, the Dwarf" et une autre, charmante, écrite et interprétée "dans le style de Jimmy Durante", et qui s'appelle "The Greatest Idea".

Mais le plus important, et cette fois de façon plus évidente que jamais, c'est l'étonnante facilité que possède Charlebois de mêler dans ses chansons et dans ses interprétations la culture américaine avec la québécoise, et d'en faire une chose qui reflète fidèlement — et en même temps — notre désarroi et nos certitudes. Une fois la seconde partie terminée — seconde partie moins nerveuse, moins prenante que la première —, c'est l'impression qui demeure: plus que jamais on garde une certitude de s'être, un instant, aperçus dans une glace, et de s'être en même temps trouvés tragiques et drôles.

Dans ce spectacle bien monté, bien éclairé, il faut cependant noter une contradiction: le son y est extrêmement présent, extrêmement fort, plus que jamais, même; or, Charlebois disait encore récemment combien il en avait assez de se faire casser les oreilles par des haut-parleurs qui hurlent... Il faut dire cependant que cette musique, même trop présente, est exécutée par des musiciens qui, à certains moments, connaissent un bel état de grâce et qui ont rendu avec autant de bonheur les rythmes divers (et parfois curieux) dont Charlebois aime à habiller ses chansons.

A la salle Pelletier, il n'y a pas de "nouveau" Charlebois. Il y a mieux: un créateur plus solide, un interprète plus dégagé, un musicien plus sûr de lui. Tout ça, probablement, constitue le vrai Charlebois.